

## Extrait de Populations Préhistoriques, Batwa, Montagnards et Biheko/Nyabingi au Ruanda, première partie – *Le Ruanda ancien*. Louis Lacger, Namur, 1959

### Les Populations Autochtones Préhistoriques

A préhistoire, on ne saurait s'en étonner, n'est encore ici qu'à ses débuts, mais déjà elle autorise quelques conclusions provisoires. Des trouvailles relativement multipliées au cours du dernier demi-siècle dans l'Afrique australe et centrale, induisent les spécialistes à faire remonter le peuplement de ce continent aussi reculée que celui de l'Europe, et l'on sait que cette antiquité se chiffre par des dizaines de millénaires. La tendance prévaut aujourd'hui parmi eux à situer le berceau de l'humanité en quelque île de l'Australasie, au point de jonction entre l'Ancien Monde et l'Océanie, entre le Pacifique et l'océan Indien, d'où les essaims d'émigrants auraient gagné simultanément par eau et par terre, les uns l'Eurasie, les autres l'Afrique.

Le Ruanda-Urundi fait déjà bonne figure au catalogue des découvertes préhistoriques du continent noir. Encore qu'aucun fossile humain n'y ait été signalé, la présence de l'homme à l'âge de la pierre y est décelée par son outillage au centre et à la périphérie.

A Kabgayi, à fleur de marais, le géologue chanoine Salée recueillait en 1922 une hache biface amygdaloïde en quartzite du type campignien<sup>1</sup>. Des rencontres aussi fortuites se produisirent à Rwaza et à Nyundo lors des constructions religieuses. A Mugera en Urundi c'est tout un atelier de style mésolithique, couteaux, grattoirs, haches, points de flèches, avec ébauches, débris de taille, traces de foyer, reposent sur un palier latéritique, ancien sol, sous une couche argileuse épaisse d'un mètre environ, que l'on a mis au jour lors du creusement des fondations du petit séminaire en 1926<sup>2</sup>.

L'exploration méthodique a été inaugurée naguère dans le bassin de la Rusizi par Mme et M Boutakoff. Huit gisements ont été étudiés, tous situés dans cette pointe avancée du Kinyaga dont Mibirizi est le centre. Les pierres taillées, la plupart microlithiques, en quartz, cristal de roche, quartzite, chalcédoine, de facture moustérienne, ont rapport à la chasse et à la préparation des peaux. A l'abri sous roche relativement spacieux de Ruhimandyalya, creuse au flanc d'une falaise de quartzite dans le vallon de Nyamabuye, affluent de la Dondwe, au niveau supérieur d'une couche de remplissage épaisse par endroits de deux mètres, fertile de haut en bas, on trouve en abondance, mêlés à des cendres de foyer et à des ossements subfossiles, des tessons de céramique, variés de galbe et riches de décorations. « La forme la plus commune des vases, expose Mme Boutakoff<sup>3</sup>, est une grande jarre à panse renflée et à fond arrondi, sans mamelons de préhension, mais munie en revanche à cet effet sans doute d'un fort bourrelet sur le rebord, portant des cannelures plus ou moins profondes. » Les motifs de décoration, outre les lignes droites ou ondulées, les incisions diverses et impressions d'ongle, les imitations de vannerie, sont les cercles concentriques et les spirales, les chevrons et 'branches de pin'. Ce dernier sujet, qui rappelle

---

<sup>1</sup> *Annales de la Société scientifique de Bruxelles*, 21 et 22 avril 1925, 25 avril 1927

<sup>2</sup> La photographie d'un panneau supportant les pièces principales de ce gisement est reproduite dans le Rapport sur l'administration belge du Ruanda-Urundi pendant l'année 1927, Bruxelles, 1928, in-4°, ad calcem

<sup>3</sup> *Premières explorations méthodiques des gisements de l'âge de la pierre au Ruanda-Urundi*. Institut Royal Colonial Belge. Bulletin des séances ; 1937, tome VII, p. 179-201, avec carte et gravures.

l'arête de poisson, la feuille de fougère, la palmette, est celui que l'on relève sur la tranche d'une demi-douzaine de briques bien cuites, mises à jour à un mètre de profondeur à la mission de Kansi en 1928. Enfin, la pioche du cultivateur et le pic du terrassier ramènent fréquemment à la surface des outils en fer, massues, haches, fers de houe, enfouis parfois profondément dans le sol, du même type que ceux d'aujourd'hui, mais de plus grande dimension, des meules à broyer le grain, de la céramique, dont les indigènes attribuent communément l'origine à une population disparue des Barengé<sup>4</sup>,

En comparant l'état de l'industrie au Ruanda à l'heure présente avec celui que révèlent les fouilles préhistoriques, on arrive aux constatations suivantes. Si le chasseur actuel a dépassé le stade de l'outillage lithique, à supposer qu'il l'ait jamais traversé, il n'utilise aujourd'hui que des armes et des instruments de fer, en revanche le céramiste, son congénère, n'a pas d'autre technique et un autre style pour ses jarres que son prédécesseur. Les outils en fer ouvré n'ont pas davantage évolué dans leurs formes. Enfin, en ce qui concerne les matériaux de construction, il y a régression manifeste, la brique n'étant plus nulle part employée.

La conclusion que l'on pourrait tirer de ces faits, en les éclairant des données de l'anthropologie et de l'ethnographie actuelles, c'est que, si les incultes Batwa ne sont pas les tout premiers aborigènes, s'ils représentent une immigration à l'âge du fer, ils se seront fondus et amalgamés avec des devanciers, chasseurs comme eux et céramistes ; ils auront perpétué leur technique de jarres, leur art décoratif, non leur métier de briquetiers. Les sédentaires cultivateurs, dont briques, pots, vanneries, pioches attestent l'antique présence, auront cédé le pas devant eux, ou bien auront été absorbés et ramenés en arrière, en sorte que les Bahutu, survenant longtemps après, n'auront plus trouvé trace de leur culture et n'auront pas pu profiter de leurs acquisitions. Aussi, au Ruanda comme ailleurs, faudrait-il reconnaître que les races humaines ne sont pas pures et résultent de mélanges ethniques, et d'autre part, que le progrès industriel ne suit pas une courbe ascendante continue.

### Les Batwa, Premiers Occupants Historiques

Les autochtones historiques au Ruanda portent le nom de Batwa. C'est aussi le nom qu'on leur donne en Urundi et dans les pays environnants. Ils sont partout dans le même état de dispersion, de fractionnement, de barbarie, donnant l'impression de refoulés, de proscrits, de résidus de populations primitives en voie de disparition. Ce sont, aux yeux des nouveaux venus, des sauvages, des arriérés, avec lesquels on ne lie point commerce, on ne boit pas au chalumeau, auxquels on ne refuse pas un verre d'eau à condition de briser le gobelet qui leur a servi. Ce sont les cultivateurs Bahutu qui les traitent de la sorte : les ilotes se vengent de cet ostracisme en faisant de la maraude à leurs dépens. On dirait deux races qui se sont heurtées à l'origine et qui restent depuis lors en bisbille et inimitié perpétuelles. Au reste, les Batwa font partie de la nation, ils acquittent les redevances coutumières, servent les princes, les suivent à la guerre, s'attachent au chef qui les emploie, au mwami surtout. Langue, institutions, religion leur sont communes avec leurs concitoyens. Leur nombre global ne paraît pas s'élever au-dessus de cinq ou six mille.

Quoique d'un même type physique et de mêmes mœurs, ils se partagent en deux catégories par leur profession, les uns étant sylvicoles et à demi nomades, les autres sédentaires et potiers.

---

<sup>4</sup> Quelques spécimens de briques et d'outils en fer ont été rassemblés à la mission de Kabgayi. A signaler notamment des beaux fers forges de haches et de houes, longs de trente à quarante centimètres, trouvés sous une épaisseur de trois mètres environ de limons des pentes entre Bukonde et Muramba lors de la construction de la route de Kabaya à Gatumba, en 1937

## Les Batwa Sylvicoles

Ceux-ci sont les réfractaires, fidèles à la vie ancestrale, se ségréant du reste de la population, vivant par petits groupes à l'orée de la forêt vierge sur les Hauts-Monts, au nord et à l'ouest, On les appelle Myrmidons-Impunyu.

Avec l'aide de leurs chiens bien dressés, leurs seuls animaux domestiques, ils se livrent à la grande chasse, celle des pachydermes, des fauves, des buffles, des singes anthropomorphes, chasse périlleuse, exigeant une adresse, une audace, une endurance peu communes ; aussi leur robustesse, comme leur longévité, est passée en proverbe. De leurs campagnes cynégétiques au cœur de la forêt, d'une durée parfois de huit à dix jours, ils rapportent des pointes d'ivoire, des fourrures de félins et de colobes, objets de luxe, achetés par les grands du royaume. Ils n'excluent pas la petite chasse, s'attaquant aux antilopes, aux rongeurs, à la loutre, à la civette et autres animaux à fourrures. Ces trappeurs se nourrissent volontiers de la viande de leur gibier, affranchis qu'ils sont des préjugés ambiants à ce sujet, ce qui accroît le dégoût qu'ils inspirent. Ce sont d'ailleurs des phénomènes de voracité.

Ils pêchent aussi dans les lacs et les fleuves, tandis que femmes et enfants vont à la cueillette dans la forêt et les prés. Mais ce sont là des ressources capricieuses et aléatoires. Encore qu'elles leur permettent, quand elles sont abondantes, de se procurer armes en fer, vêtements, légumes et céréales, tabac, boissons fermentées, ils se voient contraints de pratiquer autour de leurs établissements primitifs quelques rares cultures vivrières, dont ils abandonnent le soin aux femmes. Ainsi passent-ils peu à peu, quoiqu'ils en aient, à la vie sédentaire et champêtre.

Pour incultes qu'on les tienne et qu'ils soient, ces enfants de la forêt mènent une vie de famille relativement pure et honnête, observent la loi naturelle et les virtuels domestique, pratiquent leur religion, obéissent à leur chefs nationaux, et à l'échelon supérieur au gouverneur Mututsi que leur dépêche le Mwami, fournissent un tribut en ivoire et en fourrures, rejoignent l'ost royal en cas de guerre, bref se comportent en sujets loyaux, dévoués même à l'occasion. Mais ils se mettent d'eux-mêmes en quarantaine et gardent jalousement leur indépendance comme nos Bohémiens et les gitanes d'Europe

## Les Batwa Céramistes de Village

Les Batwa de l'autre catégorie n'ont pas suivi leurs contributeurs dans la forêt et sur les fleuves, ou ils s'en sont séparés pour venir habiter à la lisière des villages agricoles. Répugnant à la culture, ils se réfugient dans le métier de potier. Dans la forêt leurs frères fabriquent des arcs et des flèches en bambou, des engins de pêche ; ici ils modèlent dans la glaise des vases de toute forme et de toute capacité, des pipes, voire des statuettes pour amateurs. Ces poteries, parfois réellement artistiques, sont peu résistantes parce qu'insuffisamment cuites : mais, indispensables aux ménages, ils s'en attribuent quasiment le monopole, les fabriquant à des prix qui défient toute concurrence.

C'est parmi ces gens – installés sommairement, quoique plus stablement que nos romanichels de roulotte, étameurs et vanniers, auxquels ils s'assimilent — que les hauts Batutsi, les grands chefs, le Mwami surtout, recrutent leurs hommes à tout faire : porteurs de litière, rabatteurs de gibier et piqueurs, musiciens et danseurs, bouffons, soldats et bourreaux. Le Mutwa sert celui qui le fait vivre. C'est pourquoi il préfère ouvertement le riche au pauvre, le Mututsi au Muhutu, et à tous le Mwami. Fruste et cynique, il rompt en visière avec la bienséance, vitupère à l'occasion le maître chic et regardant, fût-il souverain, et le plante

là sans vergogne s'il tombe subitement dans l'infortune. C'est un genre qu'on lui passe comme à un fou de château et à un faquin.

Au demeurant ces ilotes méprisés sont de tous les régnicoles ceux qui ont le sens esthétique le plus aiguisé. Ils sont particulièrement doués pour la musique et la chorégraphie, tels les tziganes de Hongrie et de Roumanie. La troupe renommée des danseurs du mwami se recrute parmi eux ; c'est chez eux que parfois les grands chefs choisissent leur maître de danse pour l'instruction de leurs pages (*intore*)

Les Batwa ne sont donc par au Ruanda les équivalents des parias 'intouchables' de l'Inde. Ce ne sont pas des 'hors caste'; tout au plus pourrait-on les appeler des citoyens de seconde zone. Dédaignés des Bahutu, les grands apprécient leurs services. Rwidégembya couvrit de sa protection le bandit Basébya, qu'on appelait le 'mwami des Batwa', et c'est grâce à lui que ce forban put échapper à la police de Musinga ; seuls les européens après de longues années purent s'emparer de sa personne. Il arrive qu'un Mutwa accède à des charges publiques et soit même anobli. Le mwami entend par là reconnaître des services exceptionnels et peut-être aussi, à la façon de tous les monarques absolus, mater la superbe des grands en leur infligeant la compagnie d'un pair élu dans leur valetaille. C'est ainsi qu'un siècle en ça, Gahindiro donna en mariage sa fille Mulangamirwa au Mutwa Buskéti, le faisant ainsi entrer de plain-pied dans la société la plus aristocratique. À Gahogo près Kabgavyi, le clan Abadiga, dont certains membres tranchent du Mututsi et d'autres passent pour de simples Bahutu, est issu d'un Mutwa anobli. Ainsi, d'une manière ou d'une autre, les Batwa sont poussés dans la voie de l'assimilation. Le métissage reste néanmoins chez eux exceptionnel, et ils subissent fort peu l'attrait de la civilisation et du christianisme.

### Le Type Anthropologique des Batwa

Les Batwa sont rangés par les anthropologistes et les ethnographes parmi les négrières, qui avec les nègritos de l'Indonésie et de l'Asie forment la grande famille des pygmées. Du négrière ils ont certains caractères somatologiques : tête courte, nez plat et écrasé, lèvres épaisses et proéminentes, bouche largement fendue, épaules carrées, membres mal proportionnés au tronc, poitrine velue, aspect général disgracieux et vulgaire, et certains caractères économiques, répugnance pour la culture et l'élevage, goût pour la vie des bois, simplicité extrême de l'installation et du mode d'existence. Ils en diffèrent toutefois par leur passage graduel à la vie sédentaire, artisanale, voire agricole, et surtout par la taille. Tandis que le négrière Bambuti de l'Ituri ne mesure qu'un mètre quarante en moyenne, le Mutwa atteint, en moyenne, 1,59m, et par là se tient tout près du Muhutu. Le terme de pygmée ou nain ne lui convient donc pas. Il faut parler de lui comme d'un pygmoïde, s'apparentant aux Boschimans et aux Hottentots de l'Afrique Australe, ces derniers pratiquant l'élevage.

Le Mutwa est comme eux un sang-mêlé. Dès là que les croisements avec les envahisseurs Bahutu et Batutsi sont des plus improbables, pour les raisons déjà indiquées, il reste que les négrières aient trouvé dans le pays une population autochtone de plus haute taille, avec laquelle ils se seront alliés, suivant ce que suggère la préhistoire, cette population primitive elle aussi ayant été partiellement justiciable de régime économique dans lequel l'homme se contente d'exploiter les richesses naturelles sans chercher à les accroître par son travail.

## L'Autonome Patriarcale des Tribus Montagnardes Du Nord.

Dans certains cantons du nord, sur les nappes d'épanchement des laves volcaniques, les groupes familiaux ont gardé leur cohésion originelle, Ils ont pu essaimer au dehors ; ils n'ont pas été compénétrés, noyautés, dissociés par des intrusions étrangères. Leur homogénéité et leur compacité défendus contre les nouveautés. Ils ont pu conserver, dans toute la mesure compatible avec leur allégeance envers le Mwami Munyiginya, leur organisation patriarcale primitive. Le P Pages, qui a recueilli des renseignements sur ceux dont les noms suivent : Betembe, Bahigo, Bashobya, Bahuma, Bakora, Bahuku, Basinga, Bahanda, Banyunyu, resume son sentiment sur leur situation politique dans les termes suivants.

« Les petites provinces de Buberuka, du Kibali, de Buyoka, du Bugarura et du Muléra surtout gardèrent leur organisation première et n'eurent jamais de roi. Chaque tribu se gouvernait et s'administrait d'après ses propre lumières. Aussi étaient-elles presque toujours en guerre les unes contre les autres pour affaire de vol, de limites ou de vendetta. L'accord entre ces clans ne se réalisait d'une façon passagère que pur faire front contre l'ennemi, le Hamite détesté, qui, tout en les ayant soumis, n'avait pas jugé prudent de s'implanter dans la contrée montagneuse. Parmi les rois hamites qui parcourent ces régions peuplées de fiers habitants, on cite Ruganza Ndori et Kigeri Rwabugiri. Les montagnards ne leur opposèrent pas grande résistance, mais après le départ des princes, ils n'en continuèrent pas moins à mener une existence indépendante. »

Cependant l'administration provinciale finit par s'organiser là comme ailleurs, et c'est par les fonctionnaires locaux du pouvoir central, habituellement des princes du sang, que les européens, les missionnaires en particulier, entrèrent normalement en contact à l'origine avec les gens du commun

Dans ces tribus l'organe du gouvernement central est le corps des chefs de famille, présidé par le chef de la branche aînée, qui à rang de patriarche titre. Au reste chaque pater familias fait la police et administre la justice dans son groupe. Les questions relatives au statut personnel, — mariages, propriétés. Successions, destinée des enfants — ne relèvent que de lui. Les crimes commis par un étranger sont vengés par un membre du clan offensé selon les normes du talion. Le P Pages écrit à ce propos :

« La vengeance était un droit reconnu aux particuliers, qui — ici comme dans les autres provinces — se faisaient justice eux-mêmes, sans que le roi ou les chefs eussent à intervenir d'une façon habituelle. L'objet de la vendetta ne s'entendait pas au meurtrier tout seul. A défaut de sa personne les vengeurs de la victime jetaient leur dévolu sur n'importe quel membre mâle de la famille, même les enfants à peine arrivés à l'âge de raison. Heureux encore quand l'individu poursuivi, mortellement atteint, tomait dans le combat. Fait prisonnier on savourait et l'on épuisait sur lui le plaisir de la vengeance. Il était garde à vue, fortement lié, jusqu'à ce que les membres du clan de la parenté eussent le temps de se rassembler. Les malheureux se voyait déchiqueté et coupé en morceaux au milieu des cris et des insultes. »

Il y avait cependant pour le clan responsable un moyen d'échapper à la punition afflictive, l'indemnité 'pécuniaire', le *wehrgeld* germanique, en kinyarwanda *inshumbushanyo*, tarifée à huit vaches, d'où son nom de *munani*, 'huitaine', et en outre une fiancée, dont la fonction consisterait à engendrer un remplaçant, en compensation de la perte humaine subie. L'acceptation de cette transaction restait d'ailleurs facultative ; pour la rendre obligatoire il fallait une injonction formelle du mwami, qui expédiait d'office à cet effet un commissaire, accompagné d'un tambourin, chargé d'assoupir — *ugohora* — impérativement la querelle, avec menace de représailles contre les récalcitrants

Au demeurent, les échanges de sang ne cessaient pas de se produire entre clans voisins et ennemis, car les alliances matrimoniales ne doivent être contractées que hors de la famille paternelle. L'exogamie reste une règle inviolable dans tout le Ruanda. Les unions entre parents du même clan sont tenues pour incestueuses, tandis que la consanguinité en ligne utérine n'est pas considérée.

### Spiritisme et Nécromancie sous les Auspices de Biheko Nyabingi

Il est une officine de spiritisme qui vaut d'être spécialement signalée, tant à cause de son audace que de la vogue dont elle jouit, Au Ruanda elle se propage du nord vers le centre, Elle prétend exploiter la puissance et la faveur d'un muzimu féminin, nommé Nyabingi, surnommé Bihéko, terme qui désigne l'amulette porte-bonheur, Dans l'Urundi, pays de gris-gris par excellence, le prédicat de Bihéko, comme celui d'Imana, est donné couramment à Kiranga-Ryangombe.

Au Bunyabungo, chez les Bashi, Nyabingi a pris rang parmi les Imandwa, Au Ruanda, on en fait une femme de mwami, qui fut répudiée pour cause de stérilité, ce qui n'empêche pas de l'invoquer comme matrone, à l'instar de Nyabirungu, Les noms de Nyirambyeyi, Nyirabahek, 'l'Accoucheuse', sont les titres qu'on lui donne dans mainte famille,

Cette puissance tutélaire est exploitée par un corps de spirits qualifiés répandus dans les villages à travers le pays, disposent chacun dans leur kraal d'une façon d'atelier de divination, nécromancie, hypnotisme. Ils se nomment eux-mêmes 'Ababyukurutsa Biheko', littéralement « ceux qui font rentrer les vaches au kraal pour la traite », recruteurs de Bihéko.

La consultation de Nyabingi se fait de deux manières. Par nécromancie : le *muzimu* de Bihéko apparaît au seul opérateur, telle l'ombre de Samuël à la pythonisse d'Endor. Sa venue — *azaze Biheko* — à l'appel du charlatan, est signalée par un ébranlement violent et tapageur de l'arrière-hutte, où se tient caché le voyant. Nyabingi répond aux questions du consultant avec une voix de ventriloque, voix de spectre ou de revenant.

Le second procédé est plus impressionnant encore, sinon moins sujet à caution ; c'est celui de la pythie, de l'espèce de nos somnambules médiums. L'impresario entretient dans sa boutique une demi-douzaine de sujets, filles névropathes ou hystériques. Quand un client se présente, l'une d'elles se livre en proie devant lui au démon obsesseur. Bihéko fond sur elle et la subjugue : *Uyu ya boshywe na Biheko*. La transe produit ses effets accoutumés. Le médium se roule à terre et écume ; il débite avec volubilité des paroles inintelligibles et des phrases incohérentes. C'est le moment de l'interroger. Le *mubyukuruisa* interprète ses oracles. La curiosité du client satisfaite, la jeune fille revient à elle. « L'Imana s'est retiré » *Imana iratashye*.

Nous sommes ici en face d'un de ces cas typiques de pythonisse, tel celui que saint Paul rencontra sur son chemin à Philippes en Macédoine. « Un jour que nous allions à la prière, raconte l'auteur des *Actes* (XVI, 16), nous nous heurtâmes à une jeune esclave qui avait un esprit python et qui procurait un grand profit à ses maîtres par ses divinations. Elle se mit à nous suivre, proclamant que nous étions les serviteurs du Très-Haut, et cela pendant plusieurs jours. » Paul finit par exorciser, ce qui le fit traduire devant les juges par les exploitants, frustrée de leur gain.

Le P Arnoux rapporte, sur la loi de témoins oculaire indigènes, que des phénomènes étranges accompagnent ces possessions, des coups frappés, les raps du spiritisme international, des secousses

auxquelles les poteaux de la chaumière ne sauraient normalement résister, des lévitations du medium, qui reste ainsi suspendu en l'air sans appui d'aucune sorte pendant quelques instants — *umwanyanya utungane* — des guérisons soudaines de plaies purulentes, autant de manifestations qu'il déclare 'inexplicables' en soi, mais que, il faut bien le dire, ont échappé jusqu'ici à tout contrôle européen, encore quelles n soient pas insolites dans les pays de forte démonomanie.

Les nobles Batutsi n'ont que du dédain pour ces exhibitions entachées d'imposture. Ils en laissent la pratique aux Bahutu et aux Batwa comme de basses superstitions, de valeurs nationale et politique nulle, et qui du reste ne sauraient balancer dans l'estime générale le culte des ancêtres et le mystère de Ryangombe.



Empalement d'un voleur de vaches, avant la pénétration européenne.



Dans la plaine du Mulera, au milieu d'un champ de Sorgho. Après une chasse à l'éléphant.

Top: Impalement of a cattle thief before European penetration. Bottom: In the middle of sorghum field on Mulera plain. After an elephant hunt

## Extracts of Prehistoric Populations, Batwa, Mountain Clans and Biheko/Nyabingi from *Ruanda, première partie – Le Ruanda ancien*, Louis Lacger, Namur, 1959

### Prehistoric Indigenous Populations

Archaeology of prehistoric times in Ruanda is still young but it is possible to make some provisional conclusions. Relatively numerous finds during the last half-century in southern and central Africa, make specialists believe that the continent's population is as remote as that of Europe by tens of millennia. The tendency prevails today to locate the cradle of humanity in some island of Australasia, at the point of junction between the Old World and Oceania, between the Pacific and the Indian Ocean, from where swarms of emigrants would have spread simultaneously by water and by land to Eurasia and Africa.

Ruanda-Urundi is already doing well in the catalogue of prehistoric discoveries from the black continent. Although no human fossils have been reported, the presence of Stone Age man is detected by his tools in the centre and at the periphery.

In Kabgayi, on the edge of the marsh, Canon Canon Salée collected a two-sided tonsilloid axe in quartzite of the Campignian type in 1922<sup>5</sup>. Such fortuitous encounters also occurred in Rwaza and Nyundo during religious constructions. In Mugeru, in Urundi, there is a complete Mesolithic style workshop, knives, scrapers, axes, arrowheads, with sketches, debris, traces of hearth. It rested on lateritic bearing old soil, under a clay layer of about a meter thick, which we uncovered when digging the foundations of a small seminary in 1926<sup>6</sup>.

Methodical exploration was recently launched in the Rusizi basin by Mr and Mrs Boutakoff. Eight deposits were studied, all located at the advanced point of Kinyaga of which Mibirizi is the centre. The cut stones, mostly microlithic of Mousterian style, made of quartz, rock crystal, quartzite, chalcedony, relate to hunting and preparation of skins. In the relatively spacious rock shelter of Ruhimandyalya, a hollow on the side of a quartzite cliff in the Nyamabuye valley, tributary of the Dondwe, at the upper level of a thick filling layer up to two meters, fertile from high below, ceramic shards with a variety of curves and rich in decorations was found in abundance, mixed with hearth ashes and subfossil bones.

"The most common form of pots," explains Ms. Boutakof<sup>7</sup>, "is a large jar with a swollen belly and a rounded bottom, without gripping nipples, but, on the other hand, no doubt equipped with a strong bead on the rim, bearing more or less deep grooves. The decorative patterns, in addition to straight or wavy lines, various incisions and nail prints, basketry imitations, are concentric circles and spirals, rafters and 'pine branches'". This last, which recalls the fishbone, the fern leaf, the palmette, is the one we find on the edge of half a dozen well-baked bricks to a depth of one meter at Kansi's mission in 1928. Finally, the cultivator's and earthmaker's pick frequently bring to the surface iron tools, clubs, axes, hoes, sometimes

---

<sup>5</sup> *Annales de la Société scientifique de Bruxelles*, 21 and 22 april 1925, 25 april 1927

<sup>6</sup> The photograph of a panel supporting the main parts of this deposit is reproduced in the Report on the Belgian administration of Ruanda-Urundi during the year 1927, Brussels, 1928, in-4', ad calcem

<sup>7</sup> *Premières explorations méthodiques des gisements de l'âge de la pierre au Ruanda-Urundi*, Institut Royal Colonial Belge, Sessions bulletin; 1937, volume VII, p. 179-201, with map and engravings



buried deep in the ground, of the same type as those of today, but of larger dimensions; millstones to grind grain and ceramics whose natives commonly attribute to a disappeared population of Barenge<sup>8</sup>,

By comparing the state of crafts in Ruanda at the present time with that revealed by prehistoric excavations, one arrives at the following observations. If the current hunter has passed the lithic tooling stage, (assuming that he has never crossed it) he now uses only weapons and iron instruments, on the other hand the ceramist has no other technique or style for jars different to his predecessors. Iron tools have not changed in their forms either. Finally, with regard to building materials, there is a clear decline, as brick is no longer used anywhere.

The conclusion that one could draw from these facts, by shedding light from current anthropology and ethnography, is that, if the uneducated Batwa are not the very first aborigines, if they represent a immigration in the Iron Age, they will have melted and amalgamated with predecessors, hunters like them and ceramists; they will have perpetuated their jar technique, their decorative art, not their profession as bricklayers. The sedentary cultivators, whose bricks, pots, basketwork, pickaxes attest the ancient presence, will have given way before them, or will have been absorbed and brought back, so that the Bahutu, occurring long after, will no longer have found trace of their culture and could not have benefited from their acquisitions. Also, in Ruanda as elsewhere, it should be recognized that human races are not pure and result from ethnic mixtures, and on the other hand, that industrial progress does not follow a continuous ascending curve.

### The Batwa, the First Historic Occupants

The historic natives in Ruanda are called Batwa. It is also the name given to them in Urundi and surrounding countries. They are everywhere in the same state of dispersion, fractionation, barbarism, giving the impression of repressed, proscribed residues of primitive populations in the process of disappearance. They are, in the eyes of newcomers, savages, with whom they do not trade, do not drink with a shared straw, to whom water is not refused but the pot that served them must be broken. It is the Bahutu cultivators who treat them this way: the Batwa take revenge for this ostracism by marauding at their expense. It looks like two races which collided at their origin and, since then, are in a state of perpetual bickering and enmity. However, the Batwa are part of the kingdom, they pay customary taxes; serve its princes, follow them to war, become attached to a chief, especially the Mwami, who employs them. Language, institutions, religion they hold in common with their fellow citizens. The population is not more than five or six thousand.

Although of the same physical type and the same manners, they are divided into two categories by lifestyle, some are silvicultural and semi-nomadic, others sedentary and potters.

### The Forest Batwa

They are stubborn, faithful to ancestral life, and segregate themselves from the rest by living in small groups at the edge of the virgin forest on the high mountains to the north and west, They are called myrmidons-*Impunyu*.

---

<sup>8</sup> Some specimens of bricks and iron tools were collected at the Kabgayi mission. Note in particular beautiful forged irons of axes and hoes, thirty to forty centimetres long, found under a thickness of about three meters of stringers of the slopes between Bukonde and Muramba during the construction of the road from Kabaya to Gatumba, in 1937

With the help of their well-trained dogs, their only domestic animals, they engage in big-game hunting, of pachyderms, big cats, buffaloes, monkeys, or any perilous hunting, requiring daring, endurance and robustness, which, like their longevity, has become proverbial. From their hunting campaigns in the heart of the forest, sometimes lasting eight to ten days, they bring back ivory tusks, feline furs and colobus skins, and such luxury items, bought by the great of the kingdom. They do not exclude small game, hunting antelopes, rodents, otters, civets and other fur animals. These trappers willingly eat game meat, freed from ambient prejudices on this subject, which increases the disgust they inspire in others. They are renowned, moreover, for their voracity.

They also fish in lakes and rivers, while women and children gather in the forest and meadows. But these are capricious and random resources. Although they allow, when they are abundant, to trade for iron weapons, clothing, vegetables and cereals, tobacco, fermented drinks. They are forced to grow round their primitive huts some rare food crops, which they abandon to the care of women. Thus they gradually pass, whatever they have, to sedentary and rural life.

As uneducated as they are and who they are, these children of the forest lead a relatively pure and honest family life, observe natural laws and domestic virtues, practice their religion, obey their national chiefs, and to the local Mututsi governor (sent by the Mwami) provide a tribute in ivory and furs, join the royal host in the event of war; in short, behave as loyal subjects, devoted even on occasion. But they prefer isolation and jealously guard their independence like our Bohemians and gypsies of Europe

### The Village Batwa Ceramists

The Potter Batwa did not originally follow their compatriots in the forest and on rivers, or, alternatively, they separated from them to live on the edges of agricultural villages. Repugnant to culture, they took refuge in the profession of pottery. In the forest their brothers make bamboo bows and arrows, fishing gear; here they model in clay, vases of any shape and any capacity, pipes, even statuettes for amateurs. These potteries, sometimes really artistic, are not very strong because they are undercooked (sun-dried): but, essential to households. They almost give themselves a monopoly, making them at prices that defy all competition.

It is from these people – summarily installed, although more stable than our trail nomads, tinsmiths and basket makers with whom they assimilate – that the high Batutsi, the great chiefs, the Mwami especially, recruit them as litter carriers, game touts and biters (pimps?), musicians and dancers, buffoons, soldiers and executioners. The Mutwa serves the one who keeps him alive. This is why he openly prefers the rich to the poor, the Mututsi to the Muhutu, and above all, the Mwami. Rude and cynical, he breaks his ‘visor with decorum’, occasionally vituperates and insults his ‘chick’ master, even the king, and pretends that being there is a great misfortune. It is a traditional role passed on to him like a castle madman and fool.

However, these despised islands of indigenous inhabitants have the sharpest aesthetic sense. They are particularly gifted in music and choreography, like the gypsies from Hungary and Romania. The renowned troop of Mwami dancers is recruited from among them; and sometimes the great chefs choose them to be dance master for the instruction of their pages (*intore*)

The Batwa are, therefore, not in Ruanda the equivalent of the ‘untouchable’ outcasts of India. They are not an ‘outside caste’; at most we could call them second-class citizens. Disdained by the Bahutu, the

Batutsi aristocracy appreciate their services. Rwidégembya protected the bandit Basébya, known as the 'Mwami of the Batwa', and it is thanks to him that this bandit was able to escape from the Musinga's police; only the Europeans, after many years, were able to capture him.

It can happen that a Mutwa accedes to public offices and is even knighted. The Mwami's motive is to recognize exceptional services and perhaps also, like all absolute monarchs, subdue the pretensions of the great by inflicting on them the company of an elected peer in their retinues. Thus, Gahindiro gave in marriage his daughter Mulangamirwa to Mutwa Buskéti, who thus entered the highest level of aristocratic society. In Gahogo near Kabgavyi, the Abadiga clan comes from an ennobled Mutwa, though some were originally Mututsi and others simple Bahutu. So, in one way or another, the Batwa are pushed into the path of assimilation. However, cross-breeding remains exceptional with them, and they suffer very little from the attractions of civilization and Christianity.

### The Anthropology of the Batwa

The Batwa are ranked by anthropologists and ethnographers among the negroes, who together with the nègritos of Indonesia and Asia form the great family of pygmies. With the Negrella they share certain somatological characteristics: short head, flat and crushed nose, thick and prominent lips, widely split mouth, square shoulders, limbs poorly proportioned to the trunk, hairy chest, general unsightly and vulgar appearance, and certain economic characters, repugnance for culture and breeding, taste for the life of the woods, extreme simplicity of habitations and way of existence. They differ, however, in their gradual transition to sedentary crafts, and even agricultural life, especially in height. While the Ituri Bambuti is only 1.5 meters on average, the Mutwa reaches, on average, 1.59m, and thus stands very close to the Muhutu. The term pygmy (dwarf) does not suit him therefore. We must speak of him as a pygmoid, akin to the Boschimans and Hottentots of Southern Africa.

The Mutwa is, like them, a half-blood. As soon as intermarriage with the Bahutu and Batutsi invaders became improbable, for reasons already indicated, they found an area with a larger indigenous population, with which they became allied, according to what suggested by prehistory, since this primitive population too was partially subject to an economic regime in which man merely exploited natural resources without seeking to increase them through his work.

### The Autonomous Patriarchal Northern Mountain Tribes

In certain northern districts on the volcanic lava slopes, family clan groups have kept their original cohesion. They have been able to spread outside; they were not penetrated, absorbed or destroyed by foreign intrusions. Their homogeneity and compactness was a defence against new cultures. They were able to maintain, to the fullest extent compatible with their allegiance to the Mwami Munyiginya, their primitive patriarchal organization. Fr Pages, who collected information on the Betembe, Bahigo, Bashobya, Bahuma, Bakora, Bahuku, Basinga, Bahanda, and Banyunyu, summarizes his opinion on their political situation in the following terms.

"The small provinces of Buberuka, Kibali, Buyoka, Bugarura and Muléra above all kept their original organization and never had a king. Each tribe governed and administered itself according to its own lights. They were almost always at war with each other over theft, proprieties or vendetta. Any agreement between these clans was only transient, made to confront the enemy, the hated Hamite, who, while having

subdued them, had not considered it prudent to settle in the mountainous region. Among the Hamite kings who roamed these regions populated by proud inhabitants, we cite Ruganza Ndori and Kigeri Rwabugiri. The mountain clans did not give them much resistance, but after their departure they, nevertheless, continued to lead an independent existence. However, the colonial provincial administration ended up organizing there as elsewhere and it was through local officials of the central power, usually princes of the blood, which Europeans, missionaries in particular, normally came into contact originally with them.”

In these tribes, the central government (clan council) is the body of heads of families, led by the head of the elder branch with the rank and title of patriarch. Each family clan takes charge of security and administration of justice in his group. Questions relating to personal status: marriages, properties, successions, destiny of children, do not depend on him alone. Crimes committed by a stranger are avenged by a member of the clan who is offended according to talion (punishment must fit the crime) standards. Fr Pages writes:

"Revenge was a right recognized to individuals, who – here as in the other provinces – made their own justice, without the king or chiefs intervening in the usual way. The object of the vendetta was not understood by the murderer alone. In the absence of his person, the victim's avengers set their sights on any male member of the family, even children who have barely reached the age of reason. Happy for the individual pursued, if he falls in combat mortally wounded. Captured, the pleasures of revenge are savoured and exhausted. Held in custody, tightly bound, until members of the kinship clan have time to gather; the unfortunate prisoner is shredded and cut into pieces amidst shouts and insults."

There was, however, for the responsible clan a means of escaping afflictive punishment, the 'pecuniary' indemnity, the Germanic *wehrgeld*, in Kinyarwanda *inshumbushanyo*, priced at eight cows, hence its name *munani*, 'eight', and in addition a fiancée, whose function would consist in generating a replacement, in compensation for the human loss suffered. Acceptance of the transaction was also optional; to make it compulsory, a formal injunction was required from the Mwami, who automatically dispatched a commissioner for this purpose, accompanied by a tambourine, responsible for adjudicating the quarrel – *ugohora* – ‘imperative for the quarrel’, with the threat of reprisals against the recalcitrant.

After all, blood exchanges commonly occurred between neighbouring clans and enemies, since matrimonial alliances should only be contracted outside the paternal clan family. Exogamy remains an inviolable rule throughout Ruanda. Unions between members of the same clan are considered incestuous, while in-line uterine consanguinity is not considered.

### Spiritualism and Necromancy under the Auspices of Biheko Nyabingi

This spiritualism is worth specially highlighting, as much because of its audacity as of its popularity. In Ruanda it spreads from the north towards the centre, It claims to exploit the power and the favour of a female *muzimu*, named Nyabingi, nicknamed Bihéko, a term which designates a lucky charm amulet, In Urundi, country of protective talismans par excellence, the predicate of Bihéko, like that of Imana, is commonly given as Kiranga-Ryangombe.

In Bunyabungo, among the Bashi, she is ranked among the Imandwa, In Ruanda, she is made into a female Mwami, who was repudiated because of sterility, though this does not prevent her being called a

matron, like Nyabirungu, The names of Nyirambyeyi, Nyirabahek, 'birth attendant', are titles given to her by many families,

This tutelary power is exploited by a body of qualified spirit mediums scattered in villages across the country, each having in their kraal in a workshop of divination, necromancy, hypnotism. They call themselves *Ababyukurutsa Biheko*, literally "those who bring cows to the kraal for milking", recruiters from Bihéko.

Nyabingi's consultation is done in two ways. By necromancy: Bihéko's *muzimu* appears to the only operator, such as the shadow of Samuël with Endor pythonism. The arrival – *Azaze Biheko* – at the call of the charlatan, is signalled by a violent and noisy shaking of the rear hut, where the seer is hidden. Nyabingi answers the consultant's questions with ventriloquism, a spectral or ghost voice.

The second process is even more impressive, if not less questionable; it is that of pythia, a kind of sleepwalkers medium. The impresario maintains half a dozen servants, neuropathic or hysterical girls. When a client shows up, one of them gives herself up to the obsessive demon; Bihéko melts on her and subjugates: *Uyu ya boshywe na Biheko*. The trance produces its customary effects. The medium rolls on the ground; voluntarily delivers unintelligible words and incoherent sentences. It's then time to question her. The *mubyukuruisa* interprets her oracles. The customer's curiosity satisfied, the girl returns to her normal self. "Imana has withdrawn" *Imana iratashye*.

We are here facing one of these typical cases of pythonism, such as that which Saint Paul encountered on his way to Philippi in Macedonia. "One day when we were going to prayer, says the author of Acts (XVI, 16), we ran into a young slave who had a python spirit and who brought great benefit to her masters through her divinations. She began to follow us, proclaiming that we were the servants of the Most High, for several days." Paul ended up exorcising her, which caused him to be brought before the judges by her operators, frustrated with their loss.

Father Arnoux reported, based on indigenous eyewitnesses, that strange phenomena accompany these possessions, strikes, raps of unearthly spirits, tremors which the hut posts could not normally resist, levitations of the medium, who remains suspended in the air without support of any kind for a few moments (*umwanya utungane*) sudden healings of festering wounds, many manifestations that he declared to be 'inexplicable' but that, it must be said, have so far escaped all European control, although they are not unusual in countries with strong demonomania (fear of demonic possession).

The Batutsi nobles have nothing but disdain for these exhibitions tainted with imposture. They leave the practice to the Bahutu and the Batwa as low superstitions, of no national or political value, and which does not compare to the general esteem held for the ancestral worship and the mystery of Ryangombe.